L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 72 RUE D CHARTRES
NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI MATIN 5 JANVIER.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR
ERNEST CAPENDU.

PREMIERE PARTIE.

LES PROMIS DE FOUESNAN.

XII.

LE TAILLEUR DE FOUESNAN.

(Suite.)

—Faut dire aussi, reprit-il, car il y a toujours des impies qui sont prêts à tout nier, faut dire que le médecin de Quimper, qui pensait par Rose après de la journée, ayant entendu raconter l'histoire de Rose Le Far, voulut à toute force la voir.

"Où le conduisait après les corps.

"Il la regarda bien, et puis savez-vous ce qu'il a dit ?

"Qu'est-ce qu'il a dit demandèrent les paysans.

—Il a dit que Rose était morte d'une maladie qu'il a appelée d'un drôle de nom.

"Attendez un peu.... une apstre.... une apstropple.... Ah ! voilà, une apstre.... pléca.

"Eh bien ! moi je dis qu'elle n'est pas morte autrement que par la main des trépassés.

—C'est sûr ! s'écrièrent de toutes parts.

—Faudra prier le recteur de dire une messe pour son âme, fit observer Jahous.

—Justement le voici ! dit Yvon en désignant le pasteur qui se dirigeait vers lui.

Au moment où le recteur allait s'asseoir à côté de son vieil ami, un galop furieux se fit entendre à l'extrémité du village, puis on vit, au milieu d'un tourbillon de poussière, un cavalier déboucher à toute bride sur la place de Fouesnan.

Ce cavalier était un piqueur du château de Loc-Ronan.

En arrivant devant la maison d'Yvon, il s'arrêta.

Son cheval était blanc d'écume.

—Eh mes gars ! s'écria-t-il, où est-M. le recteur ?

—Me voici, mon ami, répondit le prêtre en se levant.

—Ah ! monsieur le recteur, il faut que vous veniez au château au plus vite....

—On a besoin de moi ?

—M. le marquis vous demande.

—Savez vous pourquoi ?

—Pour le câlécher, hélas !

—Le confesser ! s'écrièrent les paysans.

—Est-il donc malade, lui que j'ai vu il y a deux heures si bien portant ? demanda le recteur avec épouvante.

—Ah ! mon Dieu, oui ! Cela lui a pris tout de suite en rentrant ; il est tombé de cheval ; et le vieux Jocelyn dit qu'il se meurt !....

—Seigneur mon Dieu ! ayez pitié de lui ! murmura le prêtre en quittant le cercle des paysans. Je cours au château, mon ami, je cours au château....

—Voyons, mes enfants, qui veut me prêter un bidet ?

—Moi !.... moi !.... moi ! répétèrent vingt voix diverses, tandis que vingt paysans se précipitèrent de tous les côtés.

Le événement qui amenait le piqueur était si inattendu, si terrible, que la foule accourue ne pouvait se permettre de la stupeur dont elle était frappée.

Nous avons dit combien le marquis était adoré dans le pays ; cette vive affection explique cette grande douleur.

Enfin le bidet fut amené.

Le recteur l'enfourcha aussi vivement que possible, et suivi par le piqueur, qui lui-même par une partie des hommes du village, il se dirigea rapidement vers le château de Loc-Ronan.

Les femmes se précipitèrent vers l'église, et, d'un commun accord, entonnèrent l'antel de clôture aliquies devait prendre elles d'agonisant.

Lorsque le digne recteur arriva en vue du château, une bannière noire flottait sur la tour principale.

La foule poussa un cri.

—Il est trop tard, murmura le prêtre ; le marquis est mort !.... Dieu ait son âme !

Et, mettant pied à terre, il s'agenouilla dans la poussière au milieu des paysans courbés comme lui, et tout en prierant à haute voix pour le repos de l'âme du marquis de Loc-Ronan.

XIII

LE DERNIER DES LOC-RONAN.

Lorsque le marquis de Loc-Ronan avait quitté la place de Fouesnan, il était remonté à cheval, et, toujours suivi de Jocelyn et de ses deux autres piqueurs, il avait repris, ainsi que nous l'avons dit, le chemin du château.

Près de trois heures séparent l'habitation seigneuriale du petit village.

Pendant la première moitié de la route, le marquis avait chevauché sans prononcer un mot.

Il paraissait plus triste qu'à l'ordinaire, et sa grande taille se voûtait sous le poids d'une fatigue physique ou d'une pensée incessante de l'esprit.

Arrivé à un quart de lieue du château, il arrêta son cheval et appela Jocelyn.

Le serviteur accourut.

Le marquis était d'une pâleur extrême.

—Vous souffrez, monseigneur ? demanda Jocelyn.

—Horriblement, mon ami, répondit le gentilhomme. J'ai la gorge en feu ; je voudrais boire.

—La source est à deux pas, fit Jocelyn en s'éloignant rapidement.

Il revint bientôt, apportant à son maître un vase de terre rempli d'eau fraîche.

Le marquis s'était plus pâle, il était devenu livide, et ses joues se tachetaient de larges plaques rouges.

Jocelyn le regardait avec effroi.

Le gentilhomme porta le vase à ses lèvres et but avec avidité.

—Je me sens mieux, dit-il, remettons-nous en route.

Le petit cortége s'ébranla silencieux pendant quelques minutes.

Puis le marquis chancela sur sa selle et s'arrêta de nouveau.

—Encore ! s'écria Jocelyn de plus en plus inquiet et affligé.

—Un étourdissement, répondit le marquis.

—Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié de nous ! murmura le vieux serviteur à voix basse.

—Jocelyn ! appela de nouveau le marquis.

—Monseigneur ?

—Dis-moi, tu étais à Brest avec moi l'an dernier lorsque j'allai visiter le baron de Pont-Louis ?

—Oui, monseigneur.

—Il se mourait à cette époque.

—Cela est vrai.

—Et même il se mourait par suite d'une substance vénéneuse qu'il avait absorbée. Bref, il était empoisonné.

—Du moins on le disait, monseigneur.

—Et l'on accusait, mon ami, Jocelyn, le serviteur ne répondit pas.

Le marquis reprit :

—Il m'a détaché mes souffrances, et il me semble que ce sont les mêmes que je ressens aujourd'hui.

—Oh ! mon bon maître, ne dites pas cela !

—Pourquoi ? la mort n'a rien qui m'effraye.

—Oh ! mon Dieu ! pourquoi donc avez-vous voulu faire ce que vous avez fait ? murmura Jocelyn à voix basse.

—Parce que j'ai cru que Dieu m'inspirait et que je le crois encore. Seulement je ne pensais pas tant souffrir !

—Vous souffrez donc beaucoup, mon bon seigneur ?

—Comme un damné, Jocelyn ; comme un véritable damné ! Mais encore soir.

—Nous avons dit combien le marquis était adoré dans le pays ; cette vive affection explique cette grande douleur ;

Enfin le bidet fut amené.

Le recteur l'enfourcha aussi vivement que possible, et suivi par le piqueur, qui lui-même par une partie des hommes du village, il se dirigea rapidement vers le château de Loc-Ronan.

Les femmes se précipitèrent vers l'église, et, d'un commun accord, entonnèrent l'antel de clôture aliquies devait prendre elles d'agonisant.

Lorsque le digne recteur arriva en vue du château, une bannière noire flottait sur la tour principale.

La foule poussa un cri.

—Il est trop tard, murmura le prêtre ; le marquis est mort !.... Dieu ait son âme !

Et, mettant pied à terre, il s'agenouilla dans la poussière au milieu des paysans courbés comme lui, et tout en prierant à haute voix pour le repos de l'âme du marquis de Loc-Ronan.

XIII

LE DERNIER DES LOC-RONAN.

Lorsque le marquis de Loc-Ronan avait quitté la place de Fouesnan, il était remonté à cheval, et, toujours suivi de Jocelyn et de ses deux autres piqueurs, il avait repris, ainsi que nous l'avons dit, le chemin du château.

Près de trois heures séparent l'habitation seigneuriale du petit village.

Pendant la première moitié de la route, le marquis avait chevauché sans prononcer un mot.

Il paraissait plus triste qu'à l'ordinaire, et sa grande taille se voûtait sous le poids d'une fatigue physique ou d'une pensée incessante de l'esprit.

Arrivé à un quart de lieue du château, il arrêta son cheval et appela Jocelyn.

Le serviteur accourut.

Le marquis était d'une pâleur extrême.

—Vous souffrez, monseigneur ? demanda Jocelyn.

—Horriblement, mon ami, répondit le gentilhomme. J'ai la gorge en feu ; je voudrais boire.

—La source est à deux pas, fit Jocelyn en s'éloignant rapidement.

Il revint bientôt, apportant à son maître un vase de terre rempli d'eau fraîche.

Le marquis s'était plus pâle, il était devenu livide, et ses joues se tachetaient de larges plaques rouges.

Jocelyn le regardait avec effroi.

Le gentilhomme porta le vase à ses lèvres et but avec avidité.

—Je me sens mieux, dit-il, remettons-nous en route.

Le petit cortége s'ébranla silencieux pendant quelques minutes.

Puis le marquis chancela sur sa selle et s'arrêta de nouveau.

—Encore ! s'écria Jocelyn de plus en plus inquiet et affligé.

—Un étourdissement, répondit le marquis.

—Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié de nous ! murmura le vieux serviteur à voix basse.

—Jocelyn ! appela de nouveau le marquis.

—Monseigneur ?

—Dis-moi, tu étais à Brest avec moi l'an dernier lorsque j'allai visiter le baron de Pont-Louis ?

—Oui, monseigneur.

—Il se mourait à cette époque.

—Cela est vrai.

—Et même il se mourait par suite d'une substance vénéneuse qu'il avait absorbée. Bref, il était empoisonné.

—Du moins on le disait, monseigneur.

—Et l'on accusait, mon ami, Jocelyn.